

Les Indiens à la rivière



Nous vivons parce que nous ne savons pas...

1. Le bruit le réveilla : comme si quelqu'un remuait sa petite cuillère dans son thé. Pourtant il n'y avait aucun mouvement dans le wagon du train. Il examina la couchette supérieure et ne trouva pas ses compagnons de route. La fenêtre était couverte par l'écran de cuir et le son – soudain il le comprit – venait d'en haut, de la ventilation.

Chaque chose était à sa place, laissée là, abandonnée. Il referma les yeux, mais conscient qu'il lui serait impossible de rester tranquille jusqu'à ce qu'il éclaircisse la cause d'un arrêt, il sortit dans le couloir. La fenêtre était entrouverte ; les rideaux tremblaient à cause du vent et cachaient derrière eux le sens des événements. Il pleuvait. Cette pluie d'été était rare. C'était bien elle qui jouait ses mélodies sur les orifices de la ventilation. Malgré l'eau tombant du ciel, les passagers se promenaient le long des wagons. Une sorte d'apaisement régnait dans le train et autour, au dessus de toute cette terre étendue jusqu'à l'horizon, au dessus des champs labourés, sillonnés de taillis. Il sauta du marchepied en passant devant la conductrice figée dans un état de semi-somnolence.

— Quand partons nous ? – lui demanda-t-il.

— Pas trop vite, je pense – elle le regarda comme si sa question était tombée mal à propos. Il continua son chemin en distinguant devant, le long du train, la berge de la rivière. *Il faut atteindre le pont, admirer la rivière et revenir au plus vite possible*, se dit-il.

Il était vêtu d'un pantalon beige et d'une chemise blanche qui commençaient déjà à se couvrir de taches d'eau bleuâtres. Il voulait juste s'approcher de cette rivière et il réussit en se frayant un passage à travers la saulaie et la laîche. Accroché à la branche de l'arbre aux feuilles malades, sillonnées de grosses taches vert clair, il jeta un coup d'œil grimaçant au miroir scintillant de la rivière.

2. — Hé ! — c'était sans doute une voix d'enfant, mais sévère, fâchée.

La peur le fit tressaillir. Il serra la branche encore plus fortement, referma les yeux, en essayant de comprendre la cause de sa peur.

— Halte ! Ne bouge pas ! — prononça la même voix. Un Indien t'a visé de la rive. Ne bouge pas si tu ne veux pas que ma flèche atteigne ton œil. — L'enfant eut un petit rire, très content de lui.

— Attends ! Je vais leur signaler que tu es l'un des nôtres, pas un étranger qui est venu pour souiller leur terre et leur eau.

Un impact se fit entendre et la surface de la rivière se couvrit des cercles provoqués par la boule d'argile jetée par l'enfant.

— Na-tou-a-na — hé ! — cria l'enfant et un faible écho lui répondit : “Hé, hé !”

Il sentit que sa main mise en arrière commençait à faiblir et quelque chose de nauséabond s'accumula dans sa tête à cause de l'odeur humide et putride de la rivière.

Il ne comprenait pas pourquoi il se trouvait jusque là dans la position de la chauve-souris. Pourquoi ne pas saisir ce gamin espiègle par ses toupets, lui tirer les oreilles et l'envoyer chez ses parents ?

— Maintenant tu peux te lever !

Ayant oublié sa première intention qui l'avait conduit ici, il atteignit la côte en glissant sur ses semelles de cuir et en se rattachant aux branches. Le soleil était apparu et sa lueur chaude le séparait de cette rivière.

3. Il était seul, en plein silence, sans essayer de comprendre le sens des événements. Tous cela lui rappela le rêve qu'il avait fait après la mort de son père. Il entra dans la rivière souterraine, s'y traînant, l'eau aux genoux, mais

les branches pendant des rebords rocheux et les broussailles gorgées d'eau lui barrèrent le chemin.

Saisi de peur, il trouva l'issue dans la brèche et s'assit sur la pierre.

A ce moment-là la brèche se referma et il vit la porte ouverte et son père vêtu de blanc dans la baie : "Vaut mieux ne pas s'immerger dans ce chaos. Tu vas périr."

La porte se referma et jamais plus il ne vit son père.

Parfois, devant le poste de télé, il concentrait son attention sur la chaîne vide et regardait l'écran sifflant en répétant le nom de son père dans l'espoir de le voir.

Il avait entendu parler de pareils miracles, il y avait même des études scientifiques sur ce sujet mais en ce cas tout était vain. Personne ne venait du monde de l'au-delà, personne ne l'enlevait ici.

La vie lui paraissait extrêmement ennuyeuse et il n'y avait que la recherche de quelque chose de mystérieux et divin, la lecture et le sexe qui éteignaient un peu le sentiment de la tristesse improbable et de l'absurdité de ce monde primitif.

Il travaillait assez. Il n'y a que les banques contemporaines qui vous épuisent à ce point – les banques où l'on te fait bosser pour trois sans demander si le temps et les forces te suffisent. Il y travaillait sans avoir d'autres motivations que financières. On pourrait expliquer ses problèmes par la crise spirituelle englobant la planète, mais chaque fois qu'il essayait de parler de son état aux autres, ils se détournaient de lui le prenant pour un véritable fou : ils étaient incapables de comprendre cet état ou bien tout simplement faisaient mine de ne pas le comprendre pour paraître meilleurs qu'ils n'étaient.

Lorsqu'il changeait brusquement de conduite en essayant d'être gai et indépendant, cela mettait les gens davantage sur leurs gardes. Personne ne riait autour. Les gens étaient sérieux, sévères. Notre société n'apprécie pas la gaieté, ni sa propre satisfaction : si tu es gai, tu es soul.

La gaieté aboutit toujours au repentir ou nous fait pleurer malgré que Dieu la favorise : la gaieté n'empêche jamais les affaires sérieuses.

Il ne savait tout simplement pas ce qu'il allait faire de sa vie. Il essayait de partir pour les missions le plus souvent possible, de visiter les banques succursales, de prendre part aux séminaires de toutes sortes avec leurs bons dîners très chers ou les gens ne s'intéressent pas les uns aux autres. La piaillerie des récepteurs de radio messagerie et des portables et le tintement de la vaisselle – voilà les impressions que ces dîners avaient laissées dans son âme.

Il hésitait chaque fois qu'il voulait désigner les traits révélateurs de sa personne. Mais si nous connaissons mal même notre propre corps, nous prenons le monde qui nous entoure pour quelque chose de flou, de douteux, d'inexact.

Il traînait une telle vie lorsque cet épouvantail avec ses plumes, son bâton, son arc et ses flèches fourrées dans un sac de toile était apparu. Son visage était entaché de l'argile bleuâtre mais les culottes jaunes et le maillot bleu contredisaient l'image d'Indien qu'il avait essayé de créer.

Cependant, d'habitude, c'est avant tout avec l'image qu'on nous offre que nous communiquons. Et votre partenaire idiot reste quand même votre partenaire.

Tous les deux attendaient. Le garçon semblait réfléchir s'il fallait piquer son voisin dans le ventre avec la hampe pour lui faire accomplir ses exigences. Le second avait les mêmes interrogations. Fallait-il lui donner des taloches et jeter son arc dans la rivière pour ne pas être percé par la flèche de ce traître entre les omoplates en cas de dérobade forcée ? Son arc n'était pas un simple joujou : plié, goudronné et la corde – une vraie rareté animale – était pendue à son cou.

— Je t'ai arrêté à temps !

— Mais bien sûr. Je pourrais avoir des problèmes !

Le garçon, satisfait, regarda le ciel : “La pluie va cesser. Ils vont arriver.”

Il regardait toujours le ciel éclairci et Iourii Nicolaevich avait une bonne occasion de l’examiner de près sans le troubler. Ses yeux couleur aigue-marine mi-clos exprimaient ce qu’il était impossible de cacher aux autres : l’issue fatale de l’oiseau jeune mais déjà épuisé piquant dans le bleu impassible du ciel.

— Attends, je vais cacher mon arme. Reste sur ta position pour être en toute sécurité.

Iourii Nicolaevich comprit que le jeu était fini. La cause sérieuse précède toujours la soudaineté.

Le garçon faisait du bruit dans les buissons. Iourii Nicolaevich attendit quelques secondes et regarda en arrière. Les voyageurs pareils aux fleurs épanouies continuaient à se promener le long des wagons verts. Il voulait se cacher dans son coupé, oublier cette rencontre le plus vite possible. Mais son intuition lui soufflait tout une autre chose. Iourii Nicolaevich se crispa de sa propre pusillanimité. Il mit les mains dans ses poches de pantalon et referma les yeux.

— Me voilà ! – dit l’enfant.

4. Déjà, l’apparition de ce garçon mince au visage taché des couleurs un peu pâlies qui évidemment ne souffrait pas du rachitisme dans son enfance, le calmait.

“Il est peut être du même train ?” – pensa Iourii Nicolaevich.

— Où habites-tu ?

Le garçon montra le Nord, d’où coulait la rivière. Là, on ne voyait rien qui pourrait ressembler à un village.

— Ne vous inquiétez pas ! – dit le gamin. – Il vont arriver.

— Qui ? – répliqua automatiquement Iouri Nicolaévich sans compter sur une réponse concrète.

Quelque chose semblable à la télépathie naquit entre eux, leur permettant de communiquer sans paroles. C'était une sorte d'affinité, de vibration des tons et des demi-tons du monde où ils vivaient, où ils étaient enserrés comme les éléments d'un système électronique et d'où ils pourraient peut être s'échapper ensemble.

Ils se laissèrent guider par l'élan le plus sacré que font les gens solitaires, c'est-à-dire les gens condamnés à la solitude temporaire ou perpétuelle.

— Je m'appelle Iouri Nicolaévish.

— Et moi, je m'appelle Nat, Nat – la rivière Noire. Ma mère est une blanche et mon père est l'Indien. Voilà pourquoi nous sommes en bonnes relations avec les Indiens.

— Et avec les Blancs ?

Nat se gratta le menton :

— Peu importe.

— Bon...

— Ils me guérissent sans cesse... me mettent toujours à l'hôpital...

— L'hôpital... c'est...

Soudain Nat baissa la tête, commença à se pelotonner comme s'il avait froid et à se frotter les mains comme s'il les nettoyait de la colle.

— J'ai soif...

— Attends ! Je vais t'apporter de l'eau.

Iouri Nicolaévish qui était habitué à prendre les décisions indépendamment de la situation s'élança vers le train.

— Nous partons ? Déjà ? – lui demanda son voisin fatigué de la promenade.

— Pas encore – répondit Iouri Nicolaévish, en sortant du train la fiole avec des cachets "adonis-brom", un verre plastique et une bouteille d'eau non gazeuse.

Il descendit le marchepied du train avec beaucoup de précautions et courut à toutes jambes vers le pont. De loin il essaya de trouver des yeux le gamin. Mais au lieu de ce dernier il ne vit qu'une camionnette brun foncé et les blouses blanches à côté. Les dos d'une femme et d'un homme aux vêtements civils cachaient de vue l'enfant. Quand Iouri Nicolaévish s'approcha de la voiture, Nat, enveloppé dans une couverture, donnait des explications. Iouri Nicolaévish les surplomba dans leur dos, les bras levés.

— As tu toujours soif ? — demanda-t-il, et tout le monde le regarda avec beaucoup d'attention. Mais comme Iouri Nicolaévish n'ajouta rien pour justifier son apparition, ils se détournèrent de lui avec une indifférence polie.

La procession se mit à contourner lentement la camionnette jusqu'à ce qu'une sorte d'embarras se fit entendre à l'intérieur. Nat se faufila, s'installa devant Iouri Nicolaévish et à ce moment-là un "Sabat-mater..." aux variations différentes remplit quelque partie de son cerveau. En plein silence il contemplait les yeux et les lèvres du garçon. Il était le temps d'entreprendre quelque chose.

Si nous croyons à notre destin cela ne signifie pas encore que nous sommes prêts à nous rencontrer avec les chutes et les essors de notre âme.

Ses bras se relevèrent et il lâcha des mains la bouteille d'eau sans l'entendre tomber.

Il se mirent à s'examiner de nouveau aux faibles sons glougloutants d'eau s'écoulant de la bouteille et aux cris des gens du train prêt à partir. En signe d'excuse tacite, Iouri Nicolaévish offrit au garçon sa carte de visite et ce dernier, comprenant par intuition que le monde était trivial à l'extrême, la prit tout comme il prit l'argent qui pourrait les aider à entretenir leurs relations indépendamment de la distance qui allait les séparer.

La mère du garçon s'approcha.

— Mon garçon est malade, vous voyez... — a-t-elle dit simplement.